

Pierre Blanc

PILOU



Éditions

Sommaire

1 – Errance.....	5
2 – Claquements de portière	27
3 – Elle n’est pas descendue.....	51
4 – La minette du Sud	65
5 – Laissez votre message.....	87
6 – Léoncie et Jules	95
7 – Je t’offre un café.....	107
8 – Courants d’air	111
9 – L’heureux légataire	119
10 – La patate.....	131
11 – Chat ne saurait mentir	143
12 – Il va pleuvoir	147
13 – La rançon.....	157
14 – Les arbres parleront.....	165
15 – Le border collie	185
16 – Le lait des vaches ne tourne pas.....	209
17 – Repose au bout du champ	235
18 – Cette nuit le village ne dormira pas.....	243
19 – Tu seras un homme, mon fils	259

1

Errance

Angélique est aux anges, qui pour la circonstance porte bien son prénom. En vacances depuis une semaine dans un lieu de délices en bord de mer, véritable Éden et partant divinement fréquenté. Elle y retrouve à nouveau ses copines, la plupart connues l'été précédent, appréciant de longues journées à passer ensemble. Suffisamment grandes désormais pour intégrer le club ado. « C'est fou ! renchérit la directrice, comme on vieillit en voyant ces gamines que l'on a connues au club enfants ». Il est vrai qu'elle vieillit beaucoup notre directrice qui s'échine à le répéter, et comme pour s'en convaincre, choisit à dessein des points de repère qui ne vieilliraient pas en même temps qu'elle. Elle revendique de plus son statut de vieille fille alors que personne ne le lui demande et encore moins ne lui en fait le reproche, prétextant de surcroît que l'on cesse d'être amoureux en vieillissant. Germaine –

statistiquement plutôt une cousine – mais présentement la tante d'Angélique a du mal à supporter, convaincue pour sa part que les hommes se trompent en pensant qu'ils cessent d'être amoureux en vieillissant, « *sans savoir qu'ils vieillissent quand ils cessent d'être amoureux* » puisque « *la mort ne vient pas avec la vieillesse, mais avec l'oubli* » (Gabriel Garcia Marquez).

Germaine est heureuse pour sa nièce tellement désireuse de faire partie des grandes, selon les critères établis par la direction du centre de vacances. Une tante en or qui a justement une sainte aversion pour les canons en *béton*, et plus encore les canons en ferraille. Son esprit d'indépendance ne le supporte pas. Elle l'a payé fort cher dans sa Vie. Belle, pour en avoir refusé le critère, repoussant bon nombre de soupirants aux yeux de biches, la *tronche* enfarinée. Cultivée, pour n'avoir jamais voulu se soumettre aux codes des bonnes manières du parler et de l'écrit. Brillante, pour avoir choisi ce qui lui plaît avant ce qu'on lui propose. Il faut dire aussi qu'elle n'apprécie guère dans la bouche de la directrice l'emploi exagéré et systématique de la litote, manière pédante et cornélienne s'il en est d'une Chimène trop précieuse affirmant son amour à Rodrigue par la négation de son contraire : « *va, je ne te hais point* ». Une litote. Ce qui lui vaudra d'expliquer à Angélique que ce n'est pas un poisson marin, mais une locution de rhétorique ; qu'on ne traite pas quelqu'un de tête de litote, mais de linotte ; que la linotte est un passereau

siffleur de la famille des fringillidés ; qu'on dit de lui qu'il a la tête en l'air au motif qu'il oublie souvent de dissimuler son nid ; qu'il le construit à moins d'un mètre cinquante du sol ; que c'est une aubaine pour la concurrence ravie de se payer la tête de cette linotte, par ailleurs si attachante ; que la linotte est la femme du linot, masculin qui ne se dit pas ; que pour une fois – et là, Germaine est aux anges, elle aussi ! – le féminin désigne allègrement les deux sexes ; que les hommes n'ont qu'à bien se tenir et prendre modèle ; que les voir fiers comme des paons devenir chèvres pour une caille aux yeux de biche, la linotte doit bien se payer leur tête ; que...

Intarissable, Germaine.

Ah ! cette tante d'Angélique ! Un don du ciel, peut-être parce qu'elle a vécu l'enfer dans sa vie sans jamais cesser de distiller autour d'elle un peu de paradis. L'enfer et le ciel sont en fait proches voisins. Il n'est qu'un pas qui les sépare, facile à franchir, mais risqué au trébucher. Ceux qui prétendent le contraire n'ont certainement pas connu le gué périlleux du purgatoire.

Chaque année tante Germaine part en vacances, seule avec Angélique, pour la première semaine. Les parents arriveront à leur tour prenant le relai des quinze jours restants au soleil et à la mer. La tante se régale de sa petite Angélique. Elle a perdu jeune, son seul enfant et quelques jours plus tard son mari qui a

préférée ne jamais revenir. Sombre histoire qui figure certainement au rayon des secrets de famille, mais mobilise encore les énergies profondes, les ressentis indicibles, les plaintes retenues. Germaine et sa grande culture littéraire, artistique ; son refus d'admettre que l'ordre établi soit une perspective ; sa conviction, quasi obsessionnelle, que nous allons dans le mur à force de croiser des gens qui se parlent de moins en moins ; que, paradoxalement, ce qui nous permet de communiquer à n'importe quel moment et n'importe où, nous conduit en fait à l'isolement : outils de communication qui détruiraient les liens sociaux. Thème qu'elle développe dès que l'occasion lui en est fournie. Cela n'a pas raté ! Elle s'est inscrite la première à l'atelier de prise de parole en public qu'a mis en place la directrice au centre de vacances : bonne initiative de miss Litote, reconnaît Germaine. Et de prendre la parole en ne la rendant plus, tel un – *Va, Germaine, je ne te retiens point !* – pour fustiger le téléphone portable, les réseaux sur le net, et autres moyens de communication dits modernes qui donnent la sensation de communiquer plus, mais sans pour autant créer de lien. Quel bonheur, il est vrai, de pouvoir parler avec la famille, et même voir le petit fils faire ses premiers pas là-bas à l'autre bout du monde ! Mais dans ce cas, le lien existe. Que de temps gagné, d'énergie économisée, de déplacements réduits, de travail potentiel, de services rendus, de sécurité assurée ! C'est indéniable. Pour autant, dans le contexte actuel difficile où la tendance

est parfois au repli sur soi, à l'isolement familial ou individuel par peur de l'avenir, il apparaît que, paradoxalement, une utilisation souvent exagérée des outils de communication non seulement n'apporte rien de plus en termes de relations sociales, mais semble même les faire se dégrader. Alors ne soyez pas surpris si moi, Germaine – la voilà partie ! – j'ai décidé de ne plus envoyer d'emails à mon voisin, mais d'aller chez lui prendre l'apéro... De refuser de scanner mon paquet de spaghettis, préférant dire bonjour à l'hôtesse. Et l'on veut nous faire croire avec cet engin de malheur que nous allons gagner du temps à la caisse ? Nous faire gagner du temps pour nous faire perdre du lien ! Refusons ce cadeau empoisonné, chers amis – elle s'enflamme ! – vous qui êtes en vacances ici. Tout le monde pleure fort justement sur le chômage qui monte, l'égoïsme ambiant qui s'affiche, et que font nos têtes pensantes, chercheuses, politiques ? Elles nous concoctent des technologies qui très souvent réduisent les relations sociales à leurs seuls aspects compétitifs ou marchands. Que ne mettent-ils leur savoir, leur volonté politique au service de la culture, de la réflexion, de la pensée, de la mémoire, de la relation ? Quel bonheur de résister. Quelle chance avons-nous encore – mais pour combien de temps ? – de choisir plutôt que le scanner de caisse le sourire et même la mauvaise humeur de l'hôtesse pour passer notre paquet de spaghettis... ?

Ce jour-là, à l'issue de la prestation très applaudie

de notre oratrice improvisée, il fut décidé par les vacanciers eux-mêmes qu'ils se passeraient de téléphone. Au moins une journée : il n'y eut en effet sur la plage aucune sonnerie métallique particulière, sinon celle des vagues jouant avec le sable du bord de plage à la messagerie ionisante. La directrice félicita l'intervenante et, une litote chassant l'autre, lui demanda d'animer la réunion suivante. Gênée de se sentir enfermée dans les critères elle déclina l'invitation, préférant décevoir les autres pour rester vraie avec elle-même, quitte à prendre le risque de passer pour une folle au nom de l'attachement à ses rêves et ses envies.

Elle est comme ça, Germaine. Une tante comme on voudrait en avoir dans les chaumières où les vacances n'existent pas, les discussions sereines non plus, les remerciements encore moins. Parfois déjantée ma tante, dira Angélique, mais qui vous apporte un bout de terre du ciel dans la vie. Elle y croit d'ailleurs au ciel ; mais les pieds sur terre. Au point de s'apercevoir tout à coup qu'elle parle toute seule : son plaisir étant de se féliciter elle-même chaleureusement le plus souvent possible, histoire de se faire du bien. Essayez ! Confiez un jour au facteur le plaisir de déposer en votre boîte votre propre lettre de félicitations ! Si ça ne fait pas un pli, c'est du moins un moment de petit bonheur, recommandé, sans accuser la réception.

Elle aura noté qu'un petit bonheur n'est en fait qu'un

grand qu'on a mal estimé. Au fait, Angélique est déjà partie, téléphone, copines et crème solaire à la main.

Les parents sont annoncés ce soir, ce qui signifie tard dans la nuit. Une semaine vient donc de s'écouler. Le tout, réglé comme du papier à musique, confirmant qu'il n'est de notes à notre portée qu'à la condition de lire entre les lignes. Brillante au piano, sa nièce en sait quelque chose. Germaine va disposer pour elle seule de sa journée et en profiter pour écrire : merveilleuse passion exigeant du temps et un environnement propice. La voilà servie : la mer et, cerise sur le gâteau, un coin tranquille sur les rochers à l'autre bout de la plage, une inspiration iodée, puis une plume légère pour virevolter sur la feuille blanche jusqu'à devenir poème, billet, nouvelle. Le pied !, ce bord de mer comme dit sa nièce. Le pied ? Je tiens là mon premier sujet d'écriture de la journée, pense Germaine en train d'admirer le sien. Le pied : d'abord une question d'orteils, puis de coussinet, ensuite de voûte plantaire et enfin de talon : il faut bien tout ça au pied pour que ça marche ! Le talon sert à attaquer le sol. D'ailleurs quand on tape du pied, c'est le talon qui s'y colle. Essayez donc, sur un coup de colère, de taper des orteils : ils vont faire une de ces têtes. Moi, j'ai un faible pour les coussinets. C'est doux, un peu calleux et résistant. Comme le chat, le chien et les autres qui en sont également dotés. Et puis : coussinet, c'est un terme tellement mignon pour la sonorité ! Ça sert, apprend-on, à tenir l'équilibre en adaptant le

pied à la configuration du sol. La voûte, elle, est plantaire : histoire de ne pas se planter et rester bien droit. Les orteils, eux, apportent la touche sensible propre à la phalange, la finesse du toucher pour la phalangette et l'intelligence du contact pour la phalangine. Quelqu'un qui vous marche sur le pied choisit toujours les orteils, et si possible la phalangine, fragile et délicate. C'est fou ce que l'on peut faire avec ses pieds ; c'est fou, surtout, ce qu'on leur fait faire. Ils nous supportent, ce qui n'est pas rien : façon détournée de dire que c'est déjà beaucoup. Casse-pied que nous sommes et parfois pour nous-mêmes. Il faut parler à ses pieds. Leur dire des choses tendres, quand le chemin est caillouteux. Leur dire ce qui vous passe par la tête, quand elle vous fait mal. Leur passer un savon, avec du gros sel quand ils vous bassinent dans une eau bien chaude. Vous verrez comme ça fait du bien. Ils sont nettement mieux dans leurs baskets, et en plus, ils sentent moins. Un conseil : Prenons soin de nos pieds, ils le méritent. Surtout depuis que nous savons que dans nos pieds se retrouve tout ce qui constitue notre corps : son ossature, ses organes et ses flux énergétiques...

Inspirée par la brise de mer, qui n'est pas seulement connue de certains sur l'île de beauté..., Germaine est particulièrement prolifique ce matin, et au risque de paraître prolixe, s'épanche du coup sur son orteil qui lui fait encore mal. Son petit orteil, son préféré, celui que l'on nomme le quintus,

particulièrement mis à l'épreuve à son lever. Pied gauche, tant qu'à faire ! Et un orteil en solo dans un bas de porte... Bonjour les étoiles ! Elle ne dormait plus. Ne dort jamais bien au bord de la mer. Alors se lève. Sans bruit. Dans le noir. Ne veut pas éclairer : ne pas réveiller Angélique. Sur la pointe. Des pieds. Nus. Direction nord-ouest : la porte. Le plancher craque : plein sud. Son petit orteil aussi. Il vient de l'encadrer : la porte. Les étoiles s'invitent qui scintillent. Mais que c'est tristounet un bout d'orteil, petit appendice prétentieux qui joue à détecter les bas de porte ! Une aurore boréale ou peut-être australe, question d'hémisphère, explose aussitôt dans sa planisphère cérébrale. N'ayant pas supporté qu'elle fasse du pied au chambranle, le front se charge violemment d'assurer la prise de tête. Dieu ! Que le son du cor – au pied – est triste la nuit, au fond du bois... Et le front, et l'orteil, et la tête. Alouette... Germaine ! Assise en bord de mer, pauvre petit orteil gauche en rade tandis que le hallux, communément désigné gros orteil, est plié de rire en le montrant du doigt. Je vous entends sourire : peu vous en chaut à ce point de compatir à sa douleur ? Vous siérait-il – du verbe seoir à utiliser plutôt le matin – vous siérait-il de savoir que seule sa nièce, Angélique, réveillée par tout ce chambranle-bas de combat se soit lovée contre sa tante pour lui masser et le front et le quintus en goguette ? Plutôt jaloux notre gros hallux, que le p'tit quintus soit à la lui seul la quintessence de nos orteils.

La journée est passée vite, trop vite. Elle doit récupérer Angélique, comme dirait un ferrailleur ! Et Germaine doit être à l'heure. Soit une heure d'avance, puisqu'elle refuse de quitter l'heure d'hiver n'ayant jamais pardonné aux technocrates de nous avoir imposé, pour des peccadilles invraisemblables mais gobées comme des mouches, ces deux heures de décalage avec le soleil d'été. Ne nous énervons pas, Germaine ! Même les vaches ne s'en remettent pas. Et il n'est pis... que les vaches, disait le grand-père à la ferme, sur les questions d'horaire. Qu'importe, le soleil continue sa course, réglée elle aussi comme du papier à musique. Histoire de nous rappeler au passage que le dérèglement climatique n'est pas de son ressort, mais bien du nôtre. Sa pendule est à l'heure depuis le début du monde, tandis que nous, simples microbes de passage, n'arrêtons pas de la dérégler. Mais c'est une autre histoire.

Car l'histoire immédiate réside dans le fait que les parents, en retard, n'arrivent toujours pas. Bizarre pour des gens organisés comme ses parents ! Pour Angélique, bizarre signifiera tout simplement qu'il y a du monde sur l'autoroute, que Pilou a demandé un arrêt pipi, que maman n'avait plus sa carte bleue pour la donner à papa qui la donne à la dame qui donne son ticket pour donner à la barrière l'autorisation de se lever, donnant-donnant, le passage. Car il faut payer l'autoroute, dit Germaine qui ne décolère pas de cette arnaque en bande organisée. C'est son

expression : « Tu *casques* – elle a aussi du vocabulaire – une fois par tes impôts pour les construire, puis ensuite à nouveau pour les emprunter, et en plus bientôt elles ne t'appartiennent plus. Tout ça, sans que l'on ait sollicité ton avis ».

Germaine commence sérieusement à s'inquiéter. Il faut dire, à sa décharge, qu'elle vient de terminer la lecture d'un article commentant cette constante qu'est la loi de l'enquiquinement maximum – restons polis, même si le synonyme plus usité reste le meilleur – de la tartine beurrée qui, lorsqu'elle chute, tombe irrémédiablement du côté du beurre. Elle a beau se dire qu'elle n'est pas directement concernée puisque le beurre est exclu de son régime alimentaire, cette fatalité l'interroge cependant à l'image des parents d'Angélique qui ne sont toujours pas là. Il y aurait bien une solution que certains ont appliquée en beurrant la tartine des deux côtés, mais cholestéroliquement parlant peu convaincante... D'autres, spécialistes en dynamique des solides, vous démontreront que les probabilités statistiques pour une tartine de choir du côté beurré sont plus élevées si l'on est assis, et donc moindres si l'on est debout : question de hauteur de chute. Mieux encore, la densité du beurre étant plus importante que celle du pain, la tartine lors de sa chute va déplacer son centre de gravité et se retourner en position d'équilibre plus stable, celle de la face beurrée... Allez, Germaine, si on prenait les choses du bon côté ! Il est d'une part des exceptions pour la face beurrée, et d'autre part se dire

qu'au final on l'a certainement beurrée du mauvais côté...

Difficile de ne pas se laisser prendre par l'inquiétude. Bizarre. Pour tante Germaine, bizarre, prend vite la consonance des choses qui ne se disent pas mais que l'on pense tellement fort qu'il devient inutile de les dire : l'accident bien sûr. Tellement évident qu'il en devient probable. Tellement probable qu'il est évident qu'il arrive. Tellement arrivé qu'il était bien improbable qu'il n'arrivât pas... Redoutable la tante ! Pourtant très gentille et pleine d'allant, elle dispose d'une force de pensée négative capable de provoquer à chaque fois ce qu'elle redoute. Pour la pensée positive elle n'est pas mal non plus, et l'on peut compter sur elle pour débloquer les situations.

Mais il y a Pilou. Pilou vient cette année en vacances avec eux : Chouette ! Les années précédentes les voisins s'en chargeaient tendrement. Mais Angélique pleurait tous les jours, le soir surtout au moment de s'endormir. Les belles histoires de maman, de papa parfois quand il n'avait pas de match à la télé, n'y pouvaient rien. Pilou n'était pas là. Il lui manquait, peut-être comme ce petit frère qu'elle aurait bien aimé avoir. Angélique avait grandi avec lui, chaque étape de sa vie d'enfant nouant une complicité nouvelle avec l'animal ; qu'il ait contribué à son développement est une évidence. Les premiers animaux avaient été domestiqués du simple fait que les petits des bêtes étaient élevés avec les petits des

humains, expliqua un jour le vétérinaire aux parents d'Angélique, parfois surpris sinon inquiets de se sentir exclus par la présence fusionnelle de cet animal avec leur petite fille. Et quelle chance cette année, pour la première fois, de savoir Pilou en route pour la rejoindre en vacances ! Encore une intervention efficace de la tante, près la directrice, pour obtenir une exception aux critères n'acceptant pas les animaux : occasion rêvée surtout de tordre le cou aux critères !

La nuit est tombée depuis longtemps avec ses deux heures de retard pour Germaine, lorsque le petit coup de klaxon avertit que ce beau monde est arrivé. L'avertisseur est nettement plus sympathique que le klaxon, lequel n'a aucune espèce d'âme et se trouve limité à ne faire que du bruit. En chemise de nuit, Angélique court vers la voiture, en oublie d'embrasser ses parents pour vite prendre Pilou dans ses bras. Mon Pilou ! Pilou ? Pas de Pilou dans la voiture. Ni dans la malle avec les bagages. Ni dans sa cage. Vide, cabossée, la porte ouverte. Angélique se jette dans les bras de maman et cogne de ses poings rageurs. « Vous n'avez pas amené Pilou avec vous ? » Pourtant, au vu de la cage ouverte, ce n'est plus une question, c'est un reproche. Qu'avez-vous fait de Pilou ? Impossible de calmer Angélique qui vide la voiture, cherche sous les sièges. Germaine a compris. Elle est livide. Livides également les parents. Pilou, resté à la maison. Mais alors pourquoi la cage ? D'autant qu'une cage vide à la porte ouverte est un non sens qui interroge plus

gravement qu'une cage verrouillée avec son prisonnier à l'intérieur. Une cage perd toute contenance dès lors qu'elle ne sert plus à rien. Pilou. L'instant était redouté par les parents. Angélique ne s'en laisserait pas compter. Et de tenter d'appliquer la stratégie explicative mise au point. Oui, Pilou était dans la voiture. Oui, ils l'ont cherché partout. Oui, partout et à des kilomètres autour de l'aire d'autoroute où ils s'étaient arrêtés, au-delà des grilles, au-delà du possible. Papa avec ses vêtements déchirés et sales en porte encore sur le visage les ecchymoses. Même maman, les yeux rouges, la mine défaite paraît bien mal en point, affublée d'une couverture qu'on ne lui connaît pas et sous laquelle pointe un corsage crotté. Elle enserme dans ses bras sa fille pour faire taire ses hurlements, ses gestes désordonnés. C'est Pilou qu'elle veut. Pas eux, plus jamais eux. Par leur faute, Pilou n'est pas là. Elle ne le reverra jamais. C'est votre faute. Vous l'avez laissé partir. C'est toi, papa, tu l'as abandonné sur l'aire de l'autoroute. Tu m'avais dit que tu n'aimais pas les chats. Que tu préférais les chiens. Que tu en avais un, avant. Avant moi. Qu'il valait mieux un chien qu'un chat. Même qu'un jour pour me punir, tu t'en es pris à Pilou. Tu l'as menacé de le mettre dehors, loin de la maison. Et pour qu'il ne revienne pas, de l'attacher à un poteau, ou le balancer dans un talus. Tu l'as dit. Tu le sais. Tu t'es débarrassé de mon Pilou, car même hors de sa cage, voiture ouverte, il ne serait pas parti. Il savait qu'il allait me

retrouver. Jamais il ne serait parti. Tu l'as jeté sur l'autoroute, papa, et tu es reparti à toute vitesse avec maman. Il vous regardait de loin. Il n'a rien compris. Tu as essayé, toi maman, de l'apercevoir une dernière fois dans le rétroviseur. Puis plus rien. Et vous voulez me faire croire, avec votre mine défaite, vos vêtements salis, que vous l'avez cherché. Je ne vous crois pas. Plus jamais je ne vous croirais. Jamais.

Angélique court à sa chambre. S'étale sur son lit, en sanglots. Personne ne pourra la consoler. Ni ses copines de vacances, ni la mer, ni tante Germaine qui a tout de suite compris et ciblé le coupable : son frère. Tout petit il s'en prenait souvent aux animaux. Aimait à les capturer, les faire souffrir et parfois même les ramenait occis pour l'agacer et lui faire peur. Dernièrement il a écrasé un chat sur la route, mais sciemment, se rappelle Germaine présente dans la voiture, et offusquée que son frère soit encore capable d'une telle violence gratuite et sadique. « Les chats n'ont rien à faire sur la route », avait été la première excuse, tentée sous le regard terrible de sa sœur. « En les évitant on peut avoir un accident », la seconde, aussi fallacieuse que la première. « Quand des gens meurent, vous ne faites pas tant de cirque », fut le dernier volet dans sa bouche d'un plaidoyer aussi débile que son acte. Connue, archiconnue, que ce faux-argument, lui a rétorqué sa sœur. Quand quelqu'un dit sa préoccupation devant la cause animale on veut le rappeler à la cause des humains. Comme si les deux n'étaient pas liés, interdépendants même ? Ils

se sont brouillés ce jour-là. Germaine n'a pas supporté plus longtemps cette fausse excuse et les dégâts provoqués de longue date chez son frère. Militante auprès des laissés pour compte parmi les hommes jusque dans les contrées les plus abandonnées, elle n'a jamais cessé de veiller également à la cause animale. Prétendant que l'on ne peut véritablement s'occuper du sort des hommes si l'on ne prend pas en compte celui des animaux.

Célèbre formule du Mahatma : « *La grandeur d'une nation et ses progrès moraux peuvent être jugés de la manière dont elle traite les animaux* » Puis, le frère et la sœur se sont un jour réconciliés : Germaine est ainsi faite, de ne pouvoir rester longtemps en désaccord avec ses proches, d'autant que sa famille se réduit aujourd'hui à Angélique et ses parents.

Pourtant, la scène de cette arrivée des parents inquiète à nouveau la tante. Elle redoute qu'Angélique ne s'en remette pas, surtout d'imaginer que ses propres parents puissent être complices de la disparition de Pilou. À moins qu'il ne se soit passé autre chose. Personne ne remarquera la table décorée, le repas de fête préparé par Germaine. Sa nièce s'est enfermée dans sa chambre et les mots doux et attentionnés prononcés derrière la porte n'y feront rien. Elle ne joue plus. Un jeu qu'elle affectionnait le soir au coucher. Laisser durer le plaisir d'être séparée de ses parents, les faire patienter quelques secondes à sa porte le temps